

Recherches sociographiques



Richard GEREN et Blake McCULLOGH, *L'héritage de Caïn : histoire de la Compagnie minière I.O.C.*

Marc Vallières

Volume 33, numéro 1, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056677ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056677ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vallières, M. (1992). Compte rendu de [Richard GEREN et Blake McCULLOGH, *L'héritage de Caïn : histoire de la Compagnie minière I.O.C.*]. *Recherches sociographiques*, 33(1), 140–141. <https://doi.org/10.7202/056677ar>

Richard GEREN et Blake McCULLOGH, *L'héritage de Caïn: histoire de la Compagnie minière I.O.C., Sept-Îles, Compagnie minière I.O.C., 1990, 351 p.*

Écrire son histoire représente un défi de taille pour une entreprise : la Compagnie minière I.O.C. (Iron Ore Co. of Canada) a voulu le relever. Au moins trois options s'offraient à elle : confier le mandat à des universitaires expérimentés ; engager un auteur, par exemple, un journaliste ou écrivain à succès, qui rédigerait un texte romancé et accessible ; faire appel à quelque ancien dirigeant de l'entreprise à la retraite, qui aurait vécu les événements à décrire. La I.O.C. choisit d'abord, semble-t-il, la deuxième voie. En effet, un comité directeur prépara « une esquisse générale du livre ».

Les archives existantes furent triées, classées et indexées [...] un auteur fut d'abord engagé, mais son manuscrit ne plut malheureusement pas aux membres du comité. Ceux-ci étaient d'avis que le texte ne donnait pas une image exacte de l'entreprise, ou qu'il ne rendait pas justice aux réalisations de la compagnie et de ses employés. (P. vii.)

Devant cet « échec », Richard Geren et Blake McCulloch, deux anciens dirigeants approchant la retraite et ayant joué un rôle déterminant dans son évolution, révisèrent en profondeur la première version et en firent une « histoire de compagnie » plutôt typique.

Le lecteur qui s'attend à trouver une chronologie scientifique de l'entreprise, de ses débuts à nos jours, sera déçu. Toutefois, l'ouvrage n'est pas sans mérites, principalement comme témoignage bien informé sur plusieurs aspects, à condition, bien sûr, d'être soumis à une critique serrée, et remis dans son contexte, comme il se doit pour un écrit qui s'apparente à des mémoires.

Il compte dix-neuf chapitres, dont douze (soit les deux tiers de l'ensemble) portent sur la période d'avant l'ouverture de Schefferville en 1954. Le plan colle généralement à la succession des événements pour les six premiers chapitres qui passent en revue les travaux d'exploration dans la région depuis le XIX^e siècle, avec un accent marqué sur les années 1920-1950 et sur les étapes de la constitution en corporation de la compagnie et des autres entreprises concernées. Six autres chapitres thématiques étudient les principales facettes de la mise en place des infrastructures nécessaires à l'extraction et à l'expédition du minerai de fer du Nord québécois et labradorien : le village minier de Schefferville (chap. 7), le chemin de fer (chap. 8 et 9), le pont aérien (chap. 10), les communications (chap. 11) et le terminus et la ville de Sept-Îles (chap. 12). On consacre ensuite deux chapitres au démarrage et au rodage, puis deux autres au projet Labrador City-Wabush : exploration du territoire aux environs du lac Wabush, organisation des infrastructures et mise en opération. Les deux chapitres suivants s'arrêtent aux grands concentrateurs en boulettes, celui de Carol (Labrador City) pour le minerai de cette région (chap. 17) et celui de Sept-Îles pour celui de Schefferville (chap. 18). Finalement, le dernier chapitre dresse un premier bilan sommaire de la situation pendant les années 1970, jusqu'à la fermeture de Schefferville en 1980.

Le texte s'appuie visiblement avant tout sur les archives de l'entreprise et des sociétés associées, sans qu'aucune référence, liste ou bibliographie ne permettent d'en apprécier ni l'ampleur ni l'intérêt, et encore moins d'en faciliter la consultation. Dans une forte mesure, il met à profit la mémoire des auteurs et d'autres anciens dirigeants de la compagnie, de même que de son bulletin d'information. Toutes les données se fondent dans un tout indifférencié, ce qui rend difficile leur évaluation critique. Des sections se basent sur des témoignages factuels venant de personnes dignes de foi, et d'autres sont fortement anecdotiques et hétéroclites, sans fil conducteur ni contexte.

Sur certains points, le lecteur trouvera des renseignements utiles tant par leur contenu technique que par l'atmosphère et les conditions de vie qu'ils évoquent. C'est le cas de tout ce qui touche les activités préalables à la décision de réaliser le projet, notamment la participation de Joe Retty et des Timmins; les négociations et les discussions entre les aciéries américaines au sujet de la rentabilité du projet, des changements à la constitution de la I.O.C. et de la participation des partenaires au financement et à l'achat de la production; les règles d'exploration et d'exploitation dans une région à cheval sur la frontière entre deux États (Canada et Terre-Neuve) puis entre deux provinces après 1949 (Québec et Terre-Neuve) par une compagnie contrainte de négocier avec les dirigeants de ces gouvernements (Smallwood et Duplessis); les travaux de construction et d'installation de l'équipement technique dans une situation d'éloignement et d'accès difficile; les conditions de production et la question technologique, compte tenu de la fluctuation des marchés. En outre, les auteurs fournissent des explications pertinentes sur quelques sujets délicats, en particulier sur l'exclusion d'un secteur très riche de 20 milles carrés qui sera plus tard mis en valeur par la société Wabush Mines (p. 247s), et sur les vives pressions du Premier ministre Smallwood pour que l'usine de concentration en boulettes soit construite à Labrador City plutôt qu'à Sept-Îles (p. 288). L'angle de vision reste tout le temps celui de l'entreprise avec plus ou moins d'attention au milieu externe, sauf pour commenter rapidement des cas particuliers ou pour monter en épingle certaines réalisations.

En résumé, la perspective demeure celle, souvent personnalisée, des dirigeants de la Iron Ore, surtout de Geren. Au-delà de sa valeur de témoignage, l'ouvrage souffre de limites qui rendent indispensable une nouvelle histoire de la compagnie après 1960, plus scientifique et davantage préoccupée par les questions controversées, entre autres, les relations de travail, le contexte économique national et international, la crise des années 1980 et les fermetures. Tel qu'il est, *L'héritage de Caïn* procurera néanmoins quelques heures de bonne lecture.

Marc VALLIÈRES

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Donald FISHER, *Les sciences sociales au Canada : 50 ans d'activités à l'échelle nationale par la Fédération canadienne des sciences sociales*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1991, 121 p.

À l'occasion de son cinquantième anniversaire, la Fédération canadienne des sciences sociales (F.C.S.S.) a commandité la recherche et la publication de cet ouvrage. Les informations sur lesquelles s'appuie l'auteur sont tirées des archives de la Fédération et de quelques entrevues réalisées auprès d'universitaires qui y furent actifs. En trois chapitres correspondant à trois grandes périodes de l'histoire de l'organisation, l'auteur résume ce que furent les principaux débats, sans analyse ou évaluation systématique.

L'histoire débute avec la création du Canadian Social Science Research Council (C.S.S.R.C.) formé sur le modèle de son homonyme américain, financé par des sociétés philanthropiques américaines et ancêtre de la Fédération canadienne des sciences sociales. Cette première organisation, contrôlée pour ainsi dire par Harold Innis et ses protégés, visait à promouvoir la recherche en sciences sociales au Canada et elle prit ses distances par rapport aux études humanistes et à la recherche appliquée et à l'État. On mit sur pied des programmes